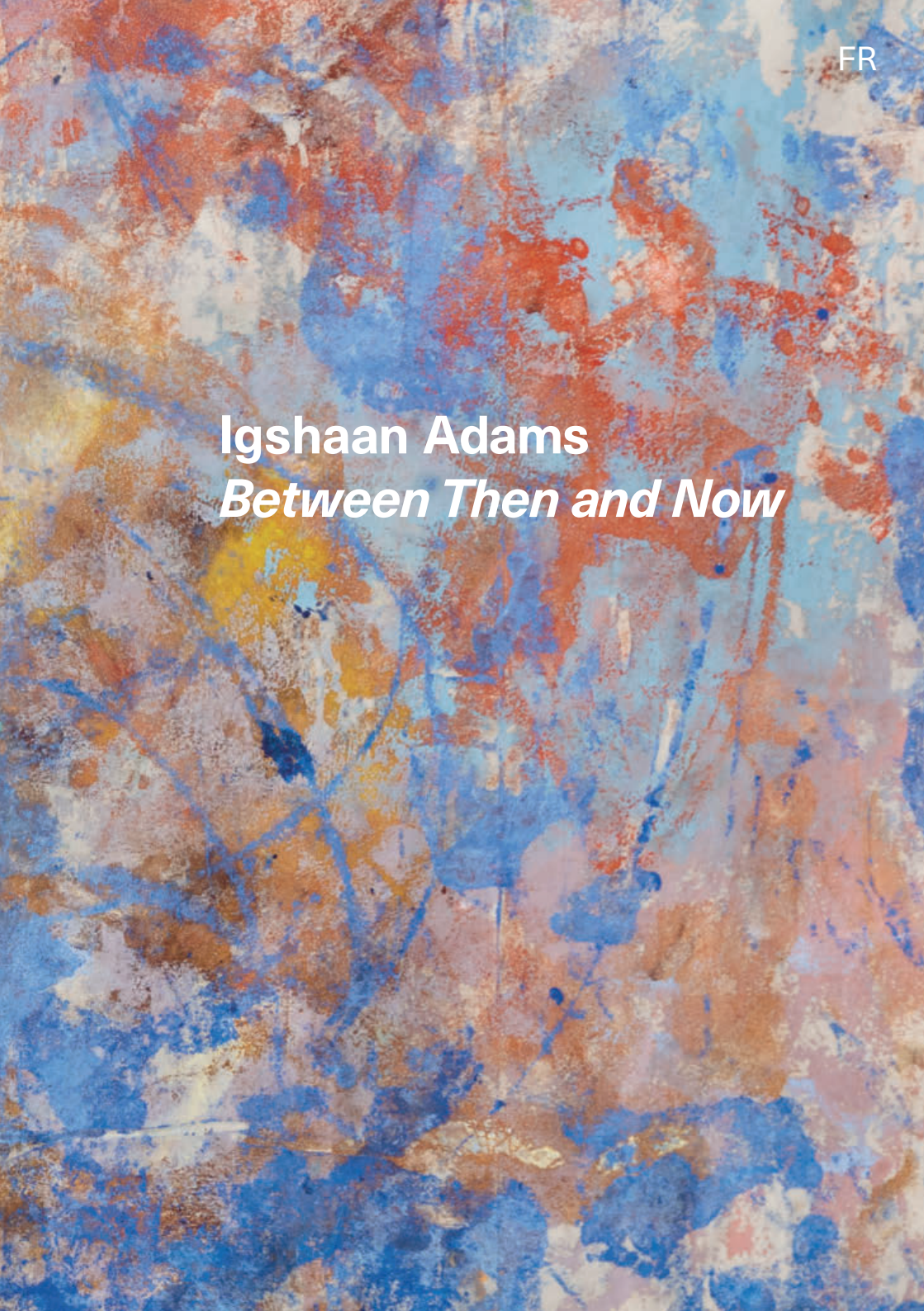




FR

Igshaan Adams
Between Then and Now





MUDAM

Le Musée d'Art Contemporain du Luxembourg

mudam.com

MUDAM

Commissaires

Florence Ostende,
assistée d'Anaël Daoud
Stagiaire : Grace Harmer

Équipe de production

Boris Reiland, Jordan Gerber, Tawfik Matine El Din,
Pedro Serrano, Irfann Montanavelli

L'exposition est organisée par Mudam Luxembourg –
Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean
et The Hepworth Wakefield en collaboration
avec ARoS Aarhus Kunstmuseum.

THE
HEPWORTH
WAKEFIELD

ARoS

Igshaan Adams
Between Then and Now

10.02 – 23.08.2026





« L'idée de communauté est devenue
pour moi aussi importante
que celle d'être artiste. Au point de
devenir la même chose aujourd'hui.
Je ne fais pas de distinction
entre faire partie d'une communauté
et faire de l'art¹. »

Igshaan Adams

Introduction

Igshaan Adams dit de son œuvre qu'elle est le lieu d'un récit. Né au Cap (Afrique du Sud) en 1982, il grandit durant l'apartheid. Son intérêt pour le tissage vient des paniers tressés que collectait sa famille quand il était enfant. Puisant dans ses souvenirs personnels, la spiritualité et les histoires partagées, Adams crée des compositions dont les strates brouillent les frontières entre art textile, sculpture et performance. Sa pratique artistique transforme matériaux et objets abandonnés en puissantes réflexions sur l'identité, la valeur et l'appartenance.

Igshaan Adams: Between Then and Now se présente comme une chronologie tissée du travail de l'artiste à laquelle s'attachent des bribes d'histoire et des échos de son propre passé. L'exposition s'ouvre sur une installation proposant un large échantillon de textiles que les visiteur-euses sont invité-es à toucher pour se plonger dans l'atmosphère de l'atelier. Ces échantillons témoignent d'un processus intuitif, en développement, formé par la répétition et l'expérimentation, ainsi que toutes les mains qui ont contribué à leur création. Les visiteur-euses sont en outre accueilli-es par des enregistrements sonores de conversations menées avec les assistant-es de l'atelier. L'ensemble recompose ce qui fait l'essence du travail quotidien d'Adams. Cette première rencontre avec le lieu où tout commence met à l'honneur les collaborateur-rices de l'artiste ; leur présence, leur savoir-faire et leur bienveillance constituent les fils dont l'œuvre est tissée.

Les tapisseries monumentales comme *Holy terrain* [Terrain sacré] (2024) sont faites, entre autres, de matériaux, de coton, de ficelle, de plastique ou de perles en pierre. Communs et bon marché, ils témoignent de l'expérience de la vie quotidienne dans un système structuré par la ségrégation raciale et sociale. Chaque fibre de ces œuvres, imprégnée de pensées et de souvenirs, s'élève bien au-dessus de la valeur qui lui est habituellement attribuée.

Suspendu dans le foyer du studio baigné de lumière du Mudam, le nuage doré de l'installation *Gebedswolke iii* [Nuage de prières iii] (2025) se tient au cœur de l'exposition. Conçue spécialement pour le musée, l'œuvre transforme breloques, fils de fer et disques métalliques en une constellation atmosphérique de formes flottantes. Inspirées du *riel*, danse traditionnelle des communautés Khoïsan et Nama, les formes de *Weerhoud* [Retenu] (2024), comme balayées, capturent la poussière soulevée par les pas des danseur-euses, transformant leurs gestes en dessins vivants.

Les impressions dansées d'Adams, présentées ici pour la première fois en tant qu'environnement, enregistrent sur la toile les libres mouvements des danseur-euses. Par transfert de peinture, mains et pieds ont composé les abstractions d'une chorégraphie silencieuse où le mouvement s'affirme comme langage de libération.



« Bonteheuwel fait partie
de mon histoire dès le début et
partout où je vais dans le monde,
on parle de Bonteheuwel². »



Premiers mentors

Igshaan Adams grandit à Bonteheuwel, une banlieue racialement ségréguée du Cap, durant l'apartheid. De père musulman et de mère chrétienne d'ascendance nama et khoïsan, il est élevé aux côtés de ses tantes et de ses cousins par ses grands-parents maternels, John et Gladys. Comptant parmi ses premiers soutiens, Gladys lui aménage un espace dans la maison pour qu'il y réalise ses projets, lui offre sa machine à coudre et du tissu pour ses créations et joue parfois un rôle central dans ses performances. Par ses gestes attentionnés, Adams nourrit dès le début un sentiment d'appartenance fort à sa communauté proche, marquant durablement sa vie et son œuvre.

Le tissu social et l'environnement de Bonteheuwel façonnent aussi l'art d'Adams. Très tôt, il y incorpore matériaux et objets vernaculaires – dalles ou carreaux en lino, vêtements funéraires, tapis de prière et autres objets – qu'il récupère dans les maisons voisines ou les marchés aux puces. À partir de ces explorations, il développe une pratique qui, plutôt que d'assigner une valeur aux matériaux, cherche à « extraire celle qu'ils contiennent³ ». Ainsi de simples cordes rappellent-elles les fils à linge de son enfance dans les Cape Flats tandis que des fils de cuivre renvoient aux racines industrielles et coloniales de Bonteheuwel.

Dans les années qui suivent, Adams trouve des soutiens auprès d'une communauté plus large que celle de sa famille proche. Au début de sa vingtaine, alors qu'il travaille comme jardinier, une passante lui commande une œuvre semblable à celles qu'il avait l'habitude de transporter avec lui. L'épisode le conduit à rejoindre la Ruth Prowse School of Art où l'une de ses professeur-es, Ilhaam Behardien, le pousse à renouer avec l'islam et lui présente la maîtresse soufie Ma Rukea. Adams rejoint alors The Inner Circle, un collectif progressiste dont l'approche critique des études islamiques remet en question les lectures hétéronormatives du Coran. Par le soufisme, Adams réconcilie son identité queer et sa foi musulmane.

Chaque cercle d'étude est accompagné du *dhikr*, un rituel soufi rythmique et sensoriel, qui transforme le groupe en un seul et même corps. Cette méditation spirituelle trouve un écho particulier chez Adams qui la décrit comme « une forme de culte, car on glisse alors dans le même genre d'état mental que lorsqu'on prie. Le travail est un acte d'adoration, et le tissage, c'est du travail rendu visible⁴ ». À l'instar des rituels soufis, le tissage repose sur le rythme, le mouvement et la répétition – un état méditatif qui crée « un moment où l'on commence presque à s'observer soi-même offrant à la fois un ancrage intérieur et une perspective extérieure⁵ ».

« J'ai délibérément évité de
suivre une formation en tissage afin,
justement, de ne pas savoir,
et de travailler à partir
de ce non-savoir⁶. »

Construire une communauté

Les premières tentatives de tissage d'Igshaan Adams remontent à son enfance, alors qu'il imite les paniers tressés que sa famille échange auprès de communautés amaXhosa contre de vieux vêtements. Des années plus tard, c'est au sein de Philani, une ONG qui soutient les femmes de zones marginalisées, que Phumeza Mgwinteni l'introduit aux bases du tissage. Aujourd'hui maître tisseuse à l'atelier, Mgwinteni fut une des premières personnes à rejoindre Adams, suivie par sa sœur, Zandile Ntleko, et par Busisa Mahlahla, qu'il avait aussi rencontrées à Philani. Ce groupe devient rapidement une petite communauté, un-e tisseur-euse amenant un-e voisin-e, une nièce, un fils, un-e ami-e...

Le travail collectif est depuis lors l'une des caractéristiques de l'atelier d'Adams, et ce processus participatif reste aujourd'hui au cœur de son environnement créatif. Chaque pièce produite au sein de l'atelier est imprégnée des histoires et des souvenirs des nombreuses mains qui la tissent. Comme l'explique l'artiste : « Ce que j'ai remarqué au fil du temps, c'est que la personnalité transparaît dans les mains de la tisseuse ou du tisseur – un peu comme l'écriture manuscrite livre une part de ce que nous sommes, c'est la même chose avec le tissage⁷ ».

Des membres de la famille d'Adams ont aussi rejoint l'atelier. On y entend parfois la voix de sa mère, des enfants qui chahutent, et toutes sortes de musiques : gospel, gqom (électro), maskandi (musique traditionnelle zouloue). Comme le note Adams : « Il est de ma responsabilité d'amener ma famille et ma communauté avec moi, à mesure que j'avance. Je me surprends souvent à utiliser le « nous » quand je parle de l'œuvre, car ma pratique n'est pas du tout individuelle. Je travaille avec la même équipe depuis le début de ma carrière, et même mes voisins font partie de ma famille⁸ ».

En présentant des échantillons de ses œuvres textiles et en les accompagnant de conversations venues de l'atelier, l'exposition *Igshaan Adams: Between Then and Now* ainsi que ce guide de visite mettent à l'honneur et rendent hommage aux nombreuses personnes à l'œuvre derrière chacune des pièces présentées.



Les voix de l'atelier

Durant la préparation de l'exposition, assistant-es et technicien-nes ont été invité-es à répondre à des questions concernant le travail quotidien dans l'atelier. Le texte qui suit offre des extraits de ces conversations, menées dans l'atelier entre dix-sept membres du studio en isiXhosa, afrikaans, chichewa, anglais et français entre août et septembre 2025.

À quoi ressemble l'atelier au jour le jour ?

Raylin : C'est très actif ici. Il y a toujours du travail et il y a toujours une vibration. C'est tout le temps vivant, et tu peux vraiment sentir cette présence dans l'espace. Il y a un flux, toujours. Et chaque jour, le travail change, un truc nouveau prend de l'importance. Et tu prends alors le temps de te dégager de certaines œuvres. On évite peut-être, de cette façon, de trop les travailler.

Qu'est-ce que tu penses du tissage qu'on réalise ici, à l'atelier – tous les jours dans ton travail et, lorsque le jour décline, en rentrant chez toi ?

Phumeza : Ça change les choses en moi. Tous les jours, j'entame quelque chose de nouveau. Et je progresse.

Comment as-tu appris les techniques du tissage ?

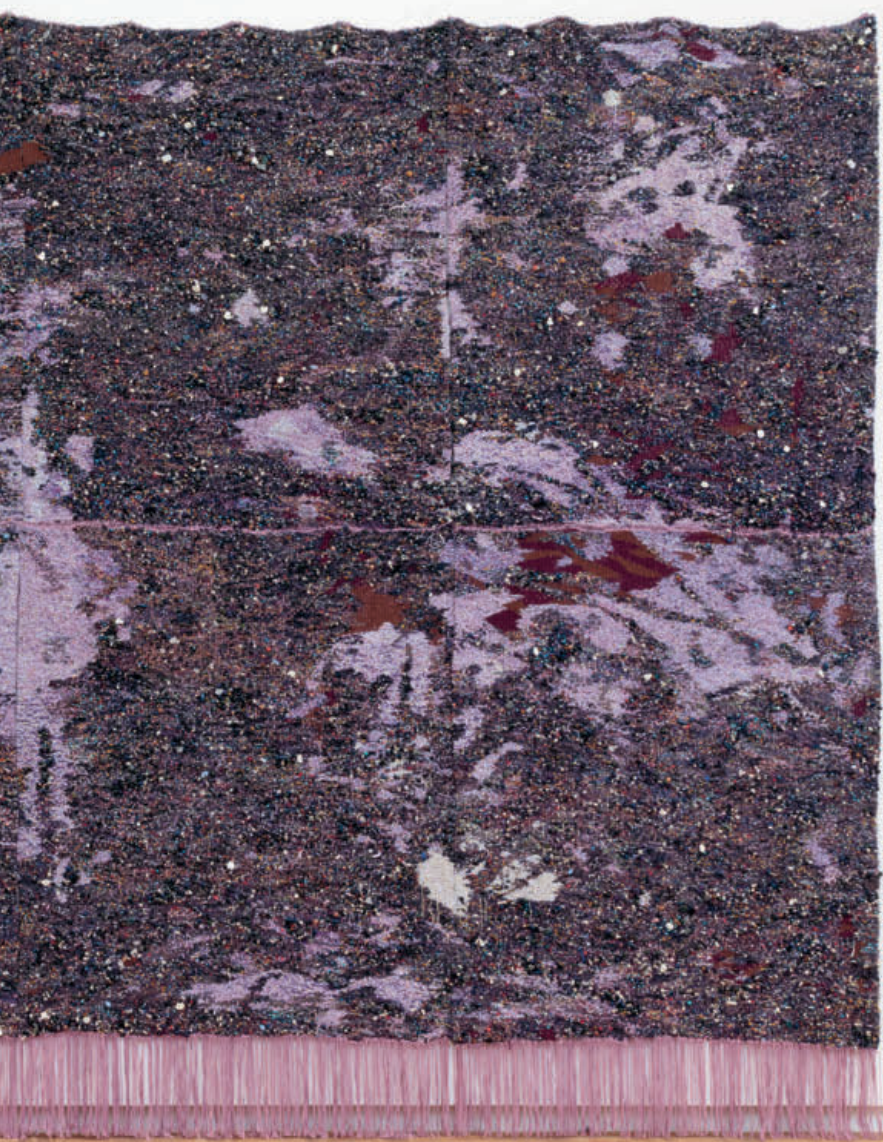
Phumeza : Je suis arrivée la première ici, puis les autres ont suivi. J'ai appris à celles ou ceux qui ne savaient pas tisser. Beaucoup sont meilleur-es que moi, aujourd'hui. J'ai aussi mes propres idées, que je mets parfois en pratique. Il y a une méthode que j'ai inventée pour moi et que je combine à d'autres techniques. J'ai appelé ça « *tyip dyosh* ».

Lindo : C'est Phumeza et une autre tisseuse expérimentée, Busi, qui m'ont appris.

Tammy : J'ai appris à tisser à l'atelier, avec les collègues. C'était la première fois que je voyais le tissage en train de se faire. J'en avais entendu parler, j'en avais vu, mais je n'en avais jamais eu d'expérience personnelle, physique.

Zandile : Ma mère, c'était quelqu'un qui savait travailler de ses mains. Elle tissait des tapisseries et toutes sortes de choses comme ça.





René, lors de ton bref séjour ici, qu'as-tu appris de nouveau ?

René : L'une des premières choses que j'ai apprises d'Igshaan, c'est que tout ne devait pas être parfait et qu'on devait juste se sentir libre dans ce qu'on faisait. Il faut permettre à tes mains de prendre le contrôle.

Dirais-tu que ta communauté s'est développée du fait de ton travail à l'atelier ?

Phumeza : Oui. Quand on a besoin de perles, par exemple, pour le travail qu'on fait, il nous arrive de l'emporter à la maison. On le confie à des personnes de notre communauté et ça leur permet d'avoir quelque chose pour s'occuper de leur famille.

Zandile : De gagner l'argent qu'on aurait gagné, ici, pour ce travail.

Lindo : Dans ma communauté, j'ai enseigné le tissage et d'autres moyens d'expression artistique. Maintenant, on y réalise des pièces qui sont vendues. Et de cette façon on peut gagner sa vie.

Que penses-tu de la phase de couture ?

Ursie : C'est le moment le plus important dans la réalisation de l'œuvre, parce que c'est la dernière étape. Igshaan nous guide. Il y colle des adhésifs que nous suivons. Ce qui nous permet de coudre exactement comme il le veut et où il le veut.

Y a-t-il un rythme dans ta façon de travailler ?

Tyrese : Il y a un rythme, mais il n'est pas établi. Chacun-e crée son rythme pour chaque œuvre, chaque tapisserie, chaque exposition.

Quand tu es ici, au travail, écoutes-tu de la musique ?

Hanif : Oui. Il faut qu'on en parle. Cette façon qu'a la musique d'imprégner l'environnement de travail. Elle permet tout simplement au lieu de travail et à l'ambiance d'atteindre la perfection.

Sardic : D'être vivants.

- Hanif :** C'est l'atelier. C'est vivant.
- Sardic :** Tout le monde parle.
- Lindo :** C'est la musique, par exemple le hip-hop, qui dicte le rythme de mon travail. Je médite en musique.
- Nandi :** J'écoute aussi de la musique. Et avec la musique, tout file, et le corps se sent léger. On danse à l'intérieur, on se sent heureux, aussi. Ça ne laisse pas le temps de penser ou de stresser. Ça met la tête en mode relaxation et on est bien. Parfois j'écoute du gospel parce que je me sens ainsi, ou parce qu'il y a quelque chose qui me turlupine. Parfois c'est de la qgom et j'ai l'impression qu'on est vendredi et ça me donne envie de danser. Et parfois, j'écoute du maskandi. Tout le monde en écoute. C'est de la musique zouloue.
- Zandile :** J'écoute aussi du maskandi, parce qu'avec le maskandi, je me sens dans mon propre monde, et je ressens de l'amour, même où il n'y en a pas. J'oublie les choses qui m'angoissent, ça les fait toutes partir. Et je peux me concentrer sur mon travail. Tous les jours. Je n'arrête pas. J'écoute du maskandi tout le temps.
- Eunice :** J'écoute aussi de la musique, du gospel, pour que mon esprit puisse saisir ce que je fais, pour qu'il se rafraîchisse. Il y a des moments, parfois, on est assise et on coud, sans rien écouter, et ce n'est pas une bonne chose.

Tes émotions changent-t-elles ta façon de travailler ?

- Sardic :** Absolument. Ça change tout, vraiment.
- Tammy :** Quand on est de bonne humeur, ou qu'on a vraiment envie de faire quelque chose, le travail avance plus vite. Il est plus net. On travaille bien ensemble, en équipe.
- Hanif :** En ce qui me concerne, oui. Mais là encore, dès que j'arrive, je vois tant de monde, tant de gens que je vois tous les jours, tant d'amis ! La journée se retourne complètement. Tu comprends ? Je peux avoir mal commencé ma journée, sur une fausse note, mais dès que j'arrive ici pour travailler, que je te vois, par exemple, que je vois un autre ou une autre de mes amies, alors la journée se transforme, et ça devient une super journée. Ça fait partie de ce qu'il y a de mieux quand on travaille ici.



As-tu parfois besoin de t'éloigner un moment de la pièce avant de la terminer ?

Tyrese : Oui. Absolument. Il faut. Il y a des trucs que tu ne peux trouver qu'en ayant pris de la distance avec la pièce. C'est comme si tu la regardais de l'extérieur.

T'est-il arrivé de ne pas sentir une pièce et d'avoir envie de ne plus y participer ?

Hanif : Oui ! yip, yip, yip, yip, yebo ! Il y a des moments où tu as besoin de lâcher. Couper, nettoyer, ça devient vraiment...

Sardic : ... pénible.

Hanif : ... pénible, oui, d'une certaine façon. Disons que ce n'est pas vraiment une corvée car c'est quelque chose que tu fais tous les jours. Mais bon, cela peut devenir lassant, de toujours découper, de toujours nettoyer.

Sardic : Oui, mais il y a toujours une nouvelle couleur.

Hanif : Bien sûr, il y a de nouvelles couleurs. Il y a toujours quelque chose de nouveau, de plus intéressant, avec cette tapisserie que tu es en train de découper, sur le moment, si tu le compares avec un autre tissu que tu as aussi découpé.

Phumeza : Certaines pièces, quand tu y travailles, tu te rends compte que tu n'as pas réussi à les saisir, la matière ne se combine pas bien. Et ça commence à te poser problème. Alors tu continues, tu défaits, tu refais, tu y intègres autre chose. Immédiatement, dès que ça accroche, ton intérêt s'éveille. Et tu rentres enfin dedans, la machine est enclenchée.

Lindo : Ça arrive, parfois, quand je ne suis pas d'humeur. Ce que je fais n'est pas bon, parce que je ne suis pas concentré et je vois bien que ça ne va pas, que la matière n'est pas à sa place.

Azola : Quand il y a trop de détails, je passe généralement un mauvais quart d'heure sur la pièce que je dois tisser. Il y a aussi des matières que j'aime vraiment et quand je les travaille, je les sens en moi.

Vois-tu un lien entre le tissage et la spiritualité ?

Veronique : Oui, parce qu'il y a dans les couleurs de l'harmonie, et quand Dieu a créé l'harmonie avec les couleurs, c'était pareil, exactement la même chose.

Nandi : Certaines perles peuvent avoir une connotation culturelle. Et il y a une histoire, un récit que je partage avec elles et par elles. C'est même parfois difficile de s'en servir, c'est plus simple d'utiliser des perles en plastique.

Zandile : Moi, je suis amoureuse, et je sens vraiment que la tapisserie sur laquelle je travaille a de l'amour en elle. Même quand je ne suis pas à l'atelier, ce sentiment d'amour monte en moi, et ce sentiment, c'est « j'aime mon travail ». Il y a des tapisseries qui bruissent d'amour. Ils rallument l'amour.

Le tissage a-t-il pour toi une dimension méditative ?

Lindo : Oh oui ! Quand je tisse, toutes les choses qui se passent dans ma vie, je n'y pense pas. Quand je travaille, je n'ai pas de stress inutile.

Phumeza : Je dirais que ça me donne plus de force parce que je travaille plus dur. J'aime travailler de mes mains. Cela m'inspire. Chaque fois que je vois quelque chose, j'y reviens et je tente de le faire en tissage. Quand tu travailles avec tes mains, tu es capable de combiner ce que tu sais à ce que quelqu'un d'autre sait, et de cela, il peut sortir quelque chose. Surtout si on communique et on partage nos idées.

Le temps passé à l'atelier a-t-il changé ton rapport à l'art ?

Gloria : Oui. Ça a changé la manière dont je voyais les couleurs quand elles sont mélangées. C'est la première chose que j'ai apprise à l'atelier : c'est dans le mélange, dans l'harmonie des couleurs que ça se passe.

Zandile : Quand je suis chez moi, je fais du pain ou des gâteaux, et je pense à la décoration, et c'est comme si je faisais de l'art, que j'étais complètement dans cet état d'esprit.

Penses-tu participer à l'œuvre de la même manière qu'Igshaan ?

Phumeza : Je ressens le travail et je ressens l'art. Nous autres tisseuses, nous disons souvent que lorsqu'on tisse, il y a des moments où quelque chose te vient, et alors tu sais que tu dois ajouter quelque chose à ton travail. Parfois c'est cette même sensation qui s'éveille avec l'artiste, et les choses viennent et s'ajoutent aussi à la pièce. Ça, c'est quand tu sais que le tissage va dans la bonne direction. Et même à la maison, ce sentiment t'accompagne. Et tu n'en peux plus d'attendre le lendemain pour te remettre à ton tapis, pour continuer ton travail et faire avancer l'ouvrage, parce que tu sens vraiment tout ça.

Te considères-tu comme un artiste ? une artiste ?

Lindo : Évidemment. Je suis un artiste, bien sûr.

Gloria : Non, mais je donne vie à l'idée de l'artiste.

Phumeza : Je me considère comme une artiste car quand Igshaan me donne des couleurs et me demande de les assembler, je m'en remets à moi-même pour obtenir le résultat qu'il recherche. Parfois, il me donne une couleur et me dit qu'il veut quelque chose de sombre. Généralement, je ne me contente pas d'utiliser du noir pour apporter une nuance sombre, j'aime mieux faire appel à mon jugement et mélanger les couleurs qui, quand elles seront rassemblées, donneront la qualité de noir qu'il veut.

Je suis fière de ça. Même s'il n'est pas là pour me donner ses instructions, je peux expérimenter, tenter des choses que je n'ai pas tentées, et quand il arrive et me confirme que ça fonctionne, j'en suis fière.

Tammy : On ne fait jamais vraiment nos propres trucs. Ce sont les visions et les rêves d'Igshaan. Et c'est lui qui choisit les couleurs et les matériaux. Mais notre relation avec lui dure depuis si longtemps que nous comprenons où il va, et oh ! il faut du violet ici. Nous savons alors ce qu'il veut dire, c'est lui qui pose les bases pour l'œuvre et pour tout le travail.





L'artiste

La pratique d'Igshaan Adams (1982, Le Cap) réunit performance, tissage, sculpture et installation. Né à Bonteheuwel, un quartier du Cap en Afrique du Sud, Adams puise dans son histoire personnelle pour remettre en question les frontières ethniques, sexuelles et religieuses. Cette topographie intersectionnelle demeure visible dans l'ensemble de son travail et sert de palimpseste sur lequel les traces d'histoires personnelles s'inscrivent et se réinscrivent. Adams aborde la matérialité à travers sa propre subjectivité. Souvent, des références culturelles et religieuses sont associées à des matériaux qui ont toujours accompagné sa vie. Son intérêt pour les matériaux oscille entre un processus intuitif de manipulation de différentes substances et une recherche formelle sur la manière dont les matériaux se comportent dans divers contextes, et comment ils se transforment ou évoluent.

Adams a présenté des expositions personnelles à l'international, notamment à ARoS Aarhus Art Museum, Aarhus (2025) The Hepworth Wakefield, Wakefield (2024) ; l'Institute of Contemporary Art Boston, Boston (2024) ; Thomas Dane Gallery, Londres (2023) ; The Art Institute of Chicago, Chicago (2022) ; Kunsthalle Zürich, Zurich (2022) ; Hayward Gallery, Londres (2021) ; et The Iziko South African National Gallery, Le Cap (2018). Il a également participé à de nombreuses expositions collectives et biennales, parmi lesquelles la Biennale de Boukhara, Ouzbékistan (2025) ; Space of Togetherness, NEON, National Theatre of Greece Drama School, Athènes (2024) ; le Barbican Centre, Londres (2024) ; la 35^e Biennale de São Paulo (2023) ; la Biennale des arts islamiques, Djedda (2023) ; la 59^e Exposition internationale d'art de la Biennale de Venise (2022) ; la 23^e Triennale de Milan (2021) ; le Kunsthau Baselland, Bâle (2021) ; et le Pérez Art Museum Miami (2020), parmi bien d'autres.

Ses œuvres font partie des collections du Solomon R. Guggenheim Museum, New York ; Speed Art Museum, Louisville ; Tate, Londres ; The Hepworth Wakefield ; Art Gallery of New South Wales, Sydney ; ARoS Aarhus Kunstmuseum ; Moderna Museet, Stockholm ; Stedelijk Museum, Amsterdam ; Art Institute of Chicago ; Baltimore Museum of Art ; The Block Museum of Art, Northwestern University, Evanston ; Inhotim Museum, Brumadinho, Brésil ; Iziko South African National Gallery, Le Cap ; Minneapolis Institute of Art ; Standard Bank Collection, Johannesburg ; ainsi que l'Université du Cap. En 2018, il a reçu le Standard Bank Young Artist Award pour les arts visuels. Igshaan Adams vit et travaille au Cap.



Membres de l'atelier

Phumeza Mgwinteni
Busisa Mahlahla
Zandile Ntleko
Nocawe Jamani
Lindokuhle Mzila
Tamaryn Alexander
Raylin Roux
Junaïd Van Wyk
Tony Webster
Athlene Dias
Ursula Alexander
Tyrese Jacobs
Monique du Plessis
Gloire Nossa Mayengo
Veronique Koso Ekombo
Nandipha Mahlahla
Dylan Van Leeve
Azola Mgwinteni
Mihaad Besadie
Sardic Adams
René Jacobs
Hanif Muhammad
Memory Mongola
Eunice Banda
Shamil Soeker

Danseur•euses de NEON

ayant contribué
aux impressions dansées

Lewellyn Regardt Afrika
Jaime-Lee Hine
Candy Karra
Elton Petri
Savannah Ashley Petrus
Sofia Pouchtou
Zandile Salukazana
Zanele Salukazana

Danseur•euses

ayant contribué aux tapisseries

Jaime-Lee Hine
Byron Klassen
Dustin Jannetjies
Faroll Coetzee
Lynette Du Plessis

Programme public

Artist Talk

Igshaan Adams en conversation
avec Florence Ostende

12.02.2026 | 19:30 – 20:30 | EN

Drop-in

Tissage et textures

14.02.2026 – 22.02.2026 | 10:00-18:00

28.02.2026 – 01.03.2026 | 10:00-18:00

07.03.2026 – 08.03.2026 | 10:00-18:00

14.03.2026 – 15.03.2026 | 10:00-18:00

Mudamini Workshop

Matériaux entrelacés

09.02.2026 | 14:30 – 16:30

6-12 ans

Wednesday Night Fever

Avec Mamie & Moi asbl

Tricot main dans la main

25.02.2026 | 18:30-20:30

Tissuer, nouer, relier

24.06.2026 | 18:30-20:30

Lunchtime at Mudam

28.03.2025 | 12:30 – 13:30

30.05.2025 | 12:30 – 13:30

Mudamini Workshop

Nuages en mouvement

Lux City Film Festival & Igshaan Adams

12.03.2026 | 14:30 – 16:30

6-12 ans

Curator's Guided Tour

25.03.2026 | 18:00-19:00 | FR

25.05.2026 | 18:00-19:00 | EN

avec Florence Ostende

25.03.2026 | 18:00-19:00 | FR

25.05.2026 | 18:00-19:00 | EN

avec Anaël Daoud

Série d'ateliers

Découverte des arts textiles

Tissage avec Sandra Resende

28.03.2026 | 10:30-13:30 | jeunes

| 14:30-17:30 | adultes

Broderie avec Louise Aimard

18.04.2026 | 14:30-17:30 | adultes

Tuftage avec Julie Costentin

30.05.2026 | 10:30-13:30 | jeunes

| 14:30-17:30 | adultes

New Voices of Mudam

Visites guidées

02 + 03.05.2026



Retrouvez le programme complet des événements publics,
ateliers, conférences et plus encore sur mudam.com

Crédits

Images

Couverture

Igshaan Adams, *Residue of Togetherness: Athens xii*, 2024
Courtesy de l'artiste, Thomas Dane Gallery et blank projects

1, 16

Vue d'installation, Igshaan Adams, *Not Working (Working Title)*, 2023, Zeitz Museum of Contemporary Art Africa, Le Cap, Afrique du Sud
Courtesy de l'artiste et Zeitz MOCAA
Photo : Dillon Marsh

2

Portrait de Veronique Koso Ekombo (gauche) et Nocawe Jamani (droite), 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

3

Portrait de Zandile Ntleko, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

4, 6

Studio au travail, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

5

Studio au travail, 2023, Le Cap, Afrique du Sud
Courtesy of the artist
Photo : Monique du Plessis

7

Portrait d'Ursula Alexander, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

8

Igshaan Adams, *Holy terrain*, 2024
Courtesy de l'artiste, Thomas Dane Gallery et blank projects
Photo : Mario Todeschini

9

Portrait de Gloire Nossa Mayengo, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

10

Portrait d'Eunice Banda, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

11

Portrait de Tamaryn Alexander, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

12

Portrait de René Jacobs, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

13

Portrait de groupe en studio, 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

14

Portrait de Igshaan Adams:
Atelier avec le Garage Dance Ensemble, 2022
Zeitz Museum of Contemporary Art Africa, Le Cap, Afrique du Sud
Courtesy de l'artiste
Photo : Lindsey Appolis

15

Portrait de Mihaad Besadie (gauche) et Dylan Van Leeve (droite), 2025
Courtesy de l'artiste et Mudam Luxembourg
Photo : Mario Todeschini

Toutes les photos : © Igshaan Adams

Bibliographie

- 1 Adams, Igshaan, Carrier, Marie-Charlotte et Smith, Laura, « A Conversation with Igshaan Adams », *Igshaan Adams: Weerhoud*, cat. exp., éd. Marie-Charlotte Carrier, The Hepworth Wakefield, Wakefield, 2024, pp. 116-129.
- 2 Bester, Rory et Adams, Igshaan, « All the Hands », *Igshaan Adams: Art Basel Hong Kong*, blank projects, Le Cap, 2025, p. 11.
- 3 Malik, Tarini, « Igshaan Adams on Mapping Desire Lines », *Ocula*, 23 mars 2022.
- 4 Bester et Adams, « All the Hands », p. 16.
- 5 Adams, Carrier et Smith, « A Conversation with Igshaan Adams », p. 121.
- 6 Bester, Rory, entretien avec Igshaan Adams dans *Igshaan Adams: Art Basel Hong Kong*, blank projects, Le Cap, 2025, p. 16.
- 7 Adams, Igshaan et Folkerts, Hendrik, « About the Rose: Igshaan Adams and Hendrik Folkerts in Conversation », Inside an Exhibition, Art Institute of Chicago, 19 juillet 2022, <https://www.artic.edu/articles/1000/about-the-rose-igshaan-adams-and-hendrik-folkerts-in-conversation>
- 8 Adams, Igshaan et Peterson, Vanessa, « Igshaan Adams's Lines of Desire », *Frieze* 238, 2023.

Rédaction en chef

Florence Ostende, Anaël Daoud

Équipe Mudam

Gabriela Acha, Hollie Baptiste-Douglas, Sandra Biwer, David Celli, Alice Champion, Sophia Correia, Camille d'Huart, Anaël Daoud, Zuzana Fabianova, Marie-Noëlle Farcy, Paula Fernandes, Clara Froumenty, Christophe Gallois, Jordan Gerber, Richard Goedert, Matthias Heitbrink, Christine Henry, Jacques Hirtt, Olivier Hoffmann, Caroline Honorien, Marie-Alix Isdahl, Julie Jephos, Yousra Khalis, Germain Kerschen, Clara Kremer, Léon Kruijswijk, Laurence Le Gal, Vanessa Lecomte, Ioanna Madenoglu, Frédéric Maraud, Tawfik Matine El Din, António Pedro Mendes, Laura Mescolini, Mélanie Meyer, Irfann Montanavelli, Carlos Monteiro, Barbara Neiseler, Florence Ostende, Markus Pilgram, Tanguy Portzenheim, Boris Reiland, Susana Rodrigues, Elisa Seelmann, Alexandre Sequeira, Pedro Serrano, Lourindo Soares, Bettina Steinbrügge, Alexine Taddei, Aurélien Thomas, Vere Van Gool, Steve Veloso, Adèle Wester, Ana Wiscour Conter, Nicole Wittmann

Merci à

The Igshaan Adams Studio team (including Monique du Plessis, Tony Webster, Tyrese Jacobs and Raylin Roux), The Hepworth Wakefield (including Laura Smith and Marie-Charlotte Carrier), ARoS Aarhus Kunstmuseum (including Rebecca Matthews and Birgit Pedersen), Thomas Dane Gallery (including Clare Morris, Hannah Wright and Patrick Shier), blank projects (including Jonathan Garnham and Catherine Humphries), Casey Kaplan Gallery, Sunny Vowles, Nelisa Ngqulana, Mia Thom, Mario Todeschini, Sandra Resende, Julie Costentin and Louise Aimard

Newsletter

Abonnez-vous à notre newsletter mensuelle et recevez des mises à jour sur les temps forts



Remerciements

Sous la tutelle et avec le soutien du ministère de la Culture



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

Mudam Luxembourg – Musée d'Art Moderne
Grand-Duc Jean remercie
les membres du Cercle des collectionneurs,
l'ensemble des donateurs et des mécènes,
et en particulier pour leur soutien exceptionnel :

Henry J. & Erna D. Leir Foundation,
M. et Mme. Norbert Becker-Dennewald,
Cargolux, Luxembourg High Security Hub,
A&O Shearman, Indosuez Wealth Management,
Clearstream, JTI

ainsi que

Uniqlo, Arendt, Baloise Holding AG,
Banque de Luxembourg, Elvinger Hoss,
PwC Luxembourg, Swissquote Bank Europe,
Fondation Loo & Lou, Atozs, Bank Pictet & Cie
(Europe) AG, Succursale de Luxembourg,
Soludec, Bonn & Schmitt, Dussmann,
Les Amis des Musées d'Art et d'Histoire
Luxembourg et American Friends of Mudam.

Réseaux sociaux

Suivez nos comptes sur les réseaux sociaux
et partagez votre expérience en utilisant
ces hashtags : @mudamlux #mudamlux
#openmuseum #IgshaanAdams







